

pus dès lors tenir longtemps à ma place, car je me sentais défaillir, et je craignais d'être reconnu. Je sortis donc péniblement. A quelque distance du presbytère, je m'assis, au bord du torrent, sur un rocher nu. Là, je restai sans mouvement : mes forces étaient épuisées. . . . J' crus que j'allais mourir ! . . . Mais le ciel en faveur de Maria veillait sur Antonio !

— Maria ! . . . Maria ! . . . m'écriai-je, elle m'a été enlevée ! Tu étais donc au nombre des ravisseurs, car tu as empoisonné sa mère ! . . .

— J'ai empoisonné la comtesse Anna de Borgino ; mais je puis sauver Maria ! . . .

— Tu peux sauver Maria ! . . . Oh ! dis-moi par quel moyen ?

— Tandis que j'étais immobile sur le rocher désert, continua Antonio, au milieu de l'obscurité et des sifflements de l'orage, plusieurs hommes s'avancèrent et s'arrêtèrent sur le bord du torrent, à une distance qui me permettait d'entendre chacune de leurs paroles.

— Votre Maria, disait l'un de la troupe en déposant à terre le corps d'une femme, nous portera malheur ? La voilà évanouie . . . morte peut être ! . . . Vous feriez bien de vous en débarrasser. — Jamais ! jamais ! s'écria une voix bien connue : c'était celle du seigneur français qui avait poussé ma main au crime. — Malheur à celui qui oserait attenter à sa vie, ajouta-t-il en levant un pistolet sur la poitrine du premier interlocuteur, que je reconnus pour Montal, agent dévoué du ravisseur !

— Eh bien donc, reprit celui-ci, qu'allons-nous faire de cette fille ! Comment la dérober aux recherches du comte ?

— Sans répondre à cette question, le seigneur français ordonna à ses satellites de se disperser, après avoir donné de l'or à chacun ; et quand il fut seul avec Montal :

— Maintenant, dit-il, suivez-moi . . .

— Où allons-nous ? dit Montal.

— Aux ruines du château noir !

— Et tu connais, m'écriai-je, le chemin qui mène aux ruines du château noir ?

— Je vous y conduirai, répondit Antonio.

— Partons ! Maria ou la mort !

— Maria . . . pour vous ! . . . ajouta l'empoisonneur ; pour moi . . . l'enfer ! . . .

— Le ciel ! le ciel ! . . . si tu m'aides à sauver Maria !

— Nous la sauverons, noble comte ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

IX

LA DELIVRANCE

Nous suivîmes le bord d'un torrent qui roulait avec fracas entre deux montagnes escarpées. Un énorme rocher élevant sa masse gigantesque bornait l'horizon devant nous, comme une barrière inaccessible. Avec des efforts inouïs, on arrivait à sa cime par un sentier rude, glissant et sinueux, bordé de précipices au fond desquels le moindre faux pas nous eût fait tomber la mort.

— Parvenu devant une excavation ouverte en forme de grotte dans le flanc du rocher qui dominait le site désert, mon guide, qui me précédait à quelque distance, s'arrêta tout à coup, et se débarrassa de son manteau. Je m'arrêtai comme lui. Un soupçon s'éleva alors dans mon esprit. Il s'aperçut de ma subite hésitation, mais l'attribuant à toute autre cause :

— Monsieur le comte, me dit-il, vous ralentissez votre marche ! Seriez-vous fatigué ? . . . Ce vent est glacial . . . Verriez-vous accepter mon manteau . . .

— Il s'approchait de moi, et se disposait à me couvrir de son manteau.

— Ne m'approche pas, m'écriai-je.

— Antonio s'arrêta étonné.

— Tu veux me livrer à l'infâme ravisseur de Maria !

— Je sais, dit-il, qu'un criminel tel que moi saurait vous inspirer la moindre confiance : celui qui n'a pas craint de se souiller d'un crime abominable peut-il prétendre à être jugé sans rigueur ?

— Quelle preuve, lui dis-je, peux-tu me donner de la sincérité de tes paroles.

— Aucune autre que mes paroles mêmes, répondit-il. Telle est ma triste position, qu'il m'est impossible de me justifier d'un soupçon. Vainement le tenterais-je ! . . . Et cependant le ciel m'est témoin que, si je tiens encore à la vie, c'est vous pour la consacrer tout entière ! . . . Il n'est qu'un moyen de me faire espérer de Dieu le pardon de mon crime, c'est de me permettre de servir, en cette fatale circonstance, l'infortunée fille d'Anna ! Heureux si je puis vous aider à la sauver, . . . et ensuite . . . mourir !

— Cet homme me parut malheureux, que j'eus regret de l'avoir contristé en doutant de son dévouement. Je me rapprochai de lui avec confiance et je le trouvai sanglotant, la tête appuyée contre un angle de rocher.

— Antonio, lui dis-je, pardonne-moi un mouvement de défiance !

Je m'abandonne à toi sans réserve ! . . . Serons-nous bientôt au terme de notre voyage ?

— Voyez à-bas, reprit Antonio en essuyant ses larmes, les ruines du château noir ! C'est là qu'est Maria ! . . . C'est là que je vous prouverai si je sais tenir mes promesses !

— En effet, de la sommité du rocher où nous étions alors parvenus, mes yeux distinguèrent dans l'éloignement un point noir contre le flanc d'une montagne.

— C'est le mont Vésuve ! m'écriai-je.

— C'est le mont des ruines, répéta Antonio, dans une heure nous serons près de Maria . . .

— Et il se remit en marche avec rapidité.

Après quelques heures d'une marche pénible, nous parvîmes enfin, vers le milieu de la nuit, au pied du mont Vésuve. Dans une des anfractuosités de la montagne, sur le flanc d'un rocher gigantesque, apparaissait le vieux château qu'on nomme les ruines du château noir. D'après le bruit populaire, des scènes de meurtre avaient souvent eu lieu dans ce manoir effrayant.

— Déjà je me préparais à monter l'escalier sombre et chancelant qui du milieu du vestibule conduisait au premier étage du château, lorsqu'un bruit sourd et régulier, comme des pas d'hommes, parvint jusqu'à nous, sous la voûte ténébreuse. Bientôt après, une lumière parut s'avancer du fond d'un corridor qui aboutissait au-dessus de l'escalier ; mais elle s'éteignit tout à coup et nous laissa dans une profonde obscurité. Alors nous vîmes apparaître un spectre noir et colossal, dont la face hideuse et diaphane remplissait d'uneueur rougeâtre, et des yeux duquel jaillissaient des étincelles bleues et pétillantes.

— Nous demeurâmes, Antonio et moi, dans une immobilité complète ; le spectre prononça quelques paroles mystérieuses, d'une voix lente et cavernieuse, comme celle que notre imagination prête aux habitants des tombeaux ! . . . Du côté opposé une autre voix, qui partait de l'intérieur des ruines, répondit, également rauque et sépulcrale, aux accents qui nous avaient frappés. Puis un bruit de chaînes succéda, et fut suivi d'un grand et terrible silence ! Le spectre avait disparu, laissant après lui une fumée épaisse et suffocante.

— Cependant j'avais cru distinguer, dans les sons qu'il proférait, une voix connue.

— Cette particularité opéra dans mon esprit une diversion

favorable, dont l'effet fut de me rendre ma première énergie. Je m'avançai en tâtonnant dans l'escalier dont j'avais pu distinguer la direction, à la faveur de la lumière qui avait brillé un moment sous la voûte sombre du vestibule. J'atteignis bientôt à la plus haute marche, où mon compagnon ne tarda pas à arriver aussi.

— Devant nous, nous trouvâmes une porte dont les panneaux maladroits nous permettaient de voir, à travers les fentes du bois vermoulu, l'intérieur d'une salle vaste et obscure, dont le feu des éclairs qui y pénétraient de moment en moment par les crevasses des murs extérieurs, nous montrait le délabrement. Antonio voulut ouvrir cette porte ; mais à peine eut-il posé la main sur la serrure, que, poussant un cri effroyable, il tomba renversé à mes pieds, comme frappé d'une commotion électrique.

— A la chute d'Antonio, le plancher où nous étions s'ébranla ; tout à coup un affreux craquement fit mugir l'écho des ruines, et l'escalier, jusqu'alors chancelant sous nos pieds, s'écula devant moi avec un horrible fracas ! . . . Du fond du vestibule où s'entassaient ses débris s'éleva vers moi une poussière épaisse qui me permit à peine de respirer.

— En vain je cherchai Antonio ! . . . L'escalier en croulant l'avait entraîné au fond du vestibule, tandis que j'étais resté debout au milieu d'une partie étroite du parter isolé et tremblant, qu'une solive tenait suspendu en l'air, comme sur un abîme.

— Ma position était affreuse ! Il m'était impossible de descendre, puisqu'après l'éroulement de l'escalier, il n'existait plus d'issue. Je ne pouvais faire un pas sur le plancher chancelant où je me trouvais, sans m'exposer à me voir engloutir ; une obscurité profonde m'environnait, et redoublant l'horreur dont j'étais pénétré ! Plus d'un quart d'heure s'était passé dans les angoisses inexprimables, lorsque vis-à-vis la place que j'occupais, au fond du long corridor où le spectre m'était d'abord apparu, je vis un homme passer rapidement : il portait un flambeau à la main, et l'éloignement ne m'empêcha pas de reconnaître l'infâme ravisseur de Maria ! Ma fureur devint alors extrême ; mais elle se changea en un violent désespoir, lorsque à travers les fentes de la porte contre laquelle je me tenais cramponné, les gémissements lointains d'une femme parvinrent jusqu'à moi.

(A suivre)